

boyer son glaive, elle brandit sa torche, et dans son cours impétueux comme le torrent, elle menace, elle rugit, elle tonne, elle foudroie, elle sape, elle brise; les principes de l'ancien droit s'effacent devant les principes du droit nouveau. Et le *Courrier*, fait de l'hydre de la fable le monstre symbolique de la Révolution.

Et brochant sur ce thème, le blême Jérémie de cette feuille prédit à la patrie des sinistres destinées; — il voit, dans un horizon ensanglanté, les autels profanés, les prêtres égorgés, le règne en plein soleil du meurtre et de l'assassinat, toutes les atrocités du vandalisme, et sur les parois des temples s'élever les symboles des religions antiques avec le culte de leurs faux dieux.

Le *Courrier* s'agite en vain sur son trépied; il n'en sortira ni rayons ni flammes prophétiques.

Le *Courrier* est de cette race de faux dévots et de pharisiens, race détestable, race éternelle, enracinée dans le christianisme même, comme le chardon au sein d'une terre fertile.

Si Jésus avait eu ces nouveaux brochantes au temple, comme il leur aurait fait sentir la vigueur de ses verges vengeresses!

Ne serait-ce que pour la forme, il n'est pas inutile d'expliquer, sinon au *Courrier* et à ses frères en intolérance, bacheliers et naïseries, du moins à nos lecteurs, le sens du mot Révolution. Cet épouvantail dont ce journal se sert pour terrasser ses ennemis et effrayer les âmes timides n'est après tout qu'une chimère.

Le peuple consolidant ses libertés par le travail, les sciences appliquées à l'industrie, la révolution toute morale accomplie dans les idées et dans les systèmes des gouvernements, les aristocraties orgueilleuses, dernières ombres du moyen âge, disparaissant pour ne faire place qu'à une seule aristocratie, la plus grande, la plus belle, la plus noble, la plus riche, l'aristocratie de l'intelligence et du talent, le génie produisant des œuvres mille fois supérieures à celles de l'antiquité ou d'aucun âge du monde, ce n'est pas la Révolution comme l'entend le *Courrier*, c'est le Progrès.

La liberté, c'est le Progrès, et le Progrès, c'est la lumière, a dit Monseigneur Sibour.

Le Progrès a son heure marquée dans ce siècle. C'est la pensée modifiant la matière, c'est le feu céleste animant la statue d'argile de Prométhée.

Nous admirons tous ceux qui travaillent à l'avènement de la liberté du peuple, de ses franchises et de ses droits. Nous vénérons tous les apôtres de cet apostolat, tous les successeurs de Galilée et de John Brown, tous les martyrs de la pensée, de la science et de la liberté. Mais nous ne voulons pas, nous ne voudrions jamais que le premier venu flétrisse de sa bave nos chères idoles.

Du reste le *Courrier du Canada* et le *Journal des Trois-Rivières* persisteront toujours à voir la Révolution dans le Progrès. L'orgueil, ce père des vices, les rive au fanatisme de leurs préjugés.

Ils confondent les époques; ils voudraient nous ramener aux ténèbres des anciens âges, au temps de la loi symbolisée dans un seul homme, au temps des

droits du seigneur, des bastilles et des inquisitions, et leur philosophie syllogistique adore à deux genoux le sphinx du despotisme. Ils chancellent, ils tatonnent, ils se choquent sans cesse aux angles de la vérité; ils ressemblent, à l'aveugle, leurs yeux restent fermés à la lumière.

Ils ne comprennent aucun progrès, ni la portée d'une découverte ni les clefs d'une science. Dans l'intérêt d'une coterie habilement organisée, ils exploitent à grand frais de pathos les haines de parti et les sottis préjugés, et dans leur enthousiasme pour le drapeau menteur de leur parti, ils renieraient les professions de foi de la veille s'il était nécessaire.

Le "*Courrier du Canada*" surpasse encore en fanatisme son confrère le "*Journal des Trois-Rivières*."

O saint homme! pour quoi venir ainsi étaler vos indignes tartufferies? Pourquoi venir fausser les véritables doctrines du catholicisme en matière de progrès et de civilisation? Qui croyez-vous tromper par vos hypocrites paternités? Votre âme possède-telle le renoncement à soi-même, l'évangélique douceur, et l'inaltérable sérénité de cœur du chrétien. Est-ce ainsi qu'il faut enseigner la Religion Catholique? Ne prêchez-vous pas tous les jours l'intolérance religieuse? L'élasticité de votre conscience et la variété de vos saintes turpitudes ne sont-elles pas assez connues? Faut-il arracher le masque qui couvre vos hypocrisies et montrer aux yeux du lecteur toutes ces fausses vertus que vous cachez à l'ombre de vos organes soi-disant religieux!

L'Évangile n'est pas un code que vous puissiez torturer à plaisir. Nous ne permettrons pas que la croix du Chrétien vous serve d'instrument pour frapper sans miséricorde vos adversaires politiques.

Si nous administrons cette leçon au "*Courrier du Canada*," ce n'est pas dans l'espérance qu'il revienne de ses erreurs et abjure son passé, aimant mieux d'ailleurs le compter au nombre de nos adversaires que de nos amis; c'est pour mettre ceux qui nous lisent en garde contre les mensonges de ses déclamations et le sophisme de ses principes.

ANNIBAL CHAMOILLARD

L'enseignement de l'anglais en Canada.

Monsieur l'Éditeur,

Je lis dans le dernier numéro de l'Électeur une critique de ma correspondance intitulée: *de l'anglification en Canada*.

Je ne sais si cette critique est une opinion personnelle ou l'expression des sentiments de la rédaction. Néanmoins, il n'en est pas moins vrai [et je puis le dire avec assurance] que cette opinion a été poussée beaucoup trop loin et dépasse infiniment les limites ordinaires d'une réflexion impartiale. Ce n'est plus ici un conseil d'ami; c'est une véritable mercuriale avec tout son sel et toute son amertume; c'est une leçon donnée, la férule en main et le prestige de la position au front.

On doit donner à toute personne que l'on attaque le pouvoir et les moyens de se défendre. J'espère donc, monsieur l'Éditeur, que vous m'accorderez encore aujourd'hui un tout petit espace dans vos colonnes pour expliquer brièvement mes *sophismes* et mes *prétendus paradoxes*.

D'abord, je n'ai aucunement prétendu exprimer dans ma correspondance les sentiments et les principes de la rédaction; j'ai émis une opinion personnelle: voilà tout. D'ailleurs, j'ai écrit sous un nom responsable et je veux que tout le blâme et toutes les critiques que cet écrit pourrait attirer sur votre journal ne retomberont que sur moi seul.

La critique dont je parle prend son principal point d'appui dans le paragraphe où je recommande de ne pas répandre sur une aussi vaste échelle l'étude de la langue anglaise.

Cette assertion peut paraître un paradoxe au premier coup d'œil, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons. Mais lorsqu'il s'agit d'un principe à émettre, doit-on considérer si les circonstances devrent en empêcher l'application? doit-on reculer devant les préjugés dominants et fausser sa propre opinion, ses convictions, parce que les aveuglés, les fatalistes, jeteront les hauts cris?

Non! ce ne peut être là la conduite d'un écrivain convaincu et fort de ses convictions; ce ne peut être le fait d'un esprit impartial et hors du cercle des préjugés du siècle!.....

Mon adversaire amène à l'appui de ses assertions, l'exemple de la France qui aujourd'hui recommande et soutient, dans ses lycées, l'étude de la langue anglaise.

Est-ce bien là un point de comparaison pour nous, pauvre îlot qu'envahissent chaque jour les flots de l'anglomanie! — La France forte, puissante, formant un tout indivisible, peut-elle craindre, comme nous, l'invasion trop considérable dans son sein d'institutions étrangères; doit-elle se préoccuper, comme nous, d'une instruction qui n'est rendue dangereuse que par les circonstances?.....

Evidemment, la simple réflexion nous prouve le contraire, et ici toute polémique est inutile.

D'ailleurs, je n'ai pas entrepris d'entrer en lice avec l'auteur de cette critique; je prétends simplement expliquer mes idées d'une manière plus claire et jeter quelque lumière sur la sincérité de mes intentions.

Je ne puis clore cette correspondance sans exprimer le regret que j'éprouve en voyant la partialité avec laquelle l'auteur a rejeté tout l'écrit pour une seule phrase qui lui déplaisait. Je ne crois pourtant pas que ce soient là ses convictions; car s'il en était ainsi, les principes de la rédaction se trouveraient gravement compromis.

L'exiguïté du journal m'empêche d'en dire plus long pour aujourd'hui. Mais, plus tard, je me ferai un plaisir de répondre à toutes les observations que l'on pourra me faire sur ce sujet, et loin de me trouver blessé, je me considérerai toujours comme honoré des réflexions que l'on fera sur mes écrits.

MONTMORENCI.